

Sylvain Lambert

# VID'Rimes





Sylvain Lambert

# VID'Rimes

Éditions EDILIVRE APARIS  
93200 Saint-Denis – 2011

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualite@edilivre.com](mailto:actualite@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4939-9

Dépôt légal : avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

**VID'Rimes**

**La Galerie de la vie**



## « Le cycle de nos vie »

Comme un songe, un beau rêve d'été  
que l'on fait lorsque on est gamin  
assis devant la voie ferrée,  
immobile, attendant le train.

Un train qui nous emmènera  
vers d'autres clairières, d'autres paysages,  
vers tout ce que l'on pense, vers tout ce que l'on croit,  
elle est encore bien loin la fin du voyage...

Tour à tour on traversera  
les plaines du sud, les steppes du froid,  
ignorant nos peurs, cherchant l'aventure  
et la vie et l'amour, sentiments qui perdurent.

On a bien trop souvent tous fait le même rêve,  
on a bien trop pourtant tout fait pour qu'il s'achève,  
ne possédant pas la force de nos idées,  
ni la rage de la déferlante de la liberté.

On a tous été rocker puis baba cool,  
Voyagé de Woodstock à Memphis ou Liverpool,  
fumé nos cigarettes et autres joints qui saoulent,  
haït notre société et tout ce qui en découle.

Que nous est il arrivé lorsqu'on a débarqué  
dans ce monde en manque de fraternité,

ni cheveux longs pas plus de bergers,  
sous la protection de flics ou de curés.

On a vendu nos âmes pour de nouvelles prières,  
oublié nos idoles et paradis éphémères,  
en complet décalage avec nos héritiers,  
pour qui nos idées sont bonnes à être anesthésiées.

Y-a-t-il tant de barrières ou de barricades  
pour que génération se mêle sans bousculade  
c'est la différence entre jeunesse et expérience  
entre le statut de l'adulte et l'adolescence.

Qu'il est bon le temps où avec fleurs et papiers,  
on se croit en mesure d'abattre des armées,  
nous qui ne sommes qu'en liberté surveillée,  
jusqu'à ce que les hommes viennent nous récupérer.

Tous assis en rond avec nos cheveux longs,  
nos cuirs, nos moutons, on fait la révolution  
qui n'existe qu'en rêve dans nos tête,  
lorsqu'on est dans le vague ou sur une autre planète

Nous allons vieillir et dans longtemps  
on se rappellera du bon vieux temps,  
toutes ces années où à peine vingt ans,  
on s'est aimé au même moment.

Nostalgie d'une époque qui nous fascine,  
mélancolie d'instant qui nous subliment,  
que l'on rejette lorsque l'on devient père,  
que l'on regrette lorsqu'on devient quadragénaire.

On fut tour à tour James Dean et Morrison,  
comme la fureur de vivre qui s'exprime  
j'en ai encore le jean qui frissonne  
dans un cœur tatoué à l'encre de Chine.

Il y a aussi la première fille de sa vie  
celle si belle, si jolie,  
un soir d'été ou bien de pluie  
pour un baiser mouillé qui s'enfuit.

C'était hier je m'en souviens,  
par une belle nuit, un beau matin,  
en Angleterre sous le crachin,  
un p'tit baiser et puis plus rien.

Puis on grandit, on s'endurcit,  
on joue aux durs et à la vie,  
et de plein pied en même temps,  
dans un amour d'adolescent.

Amour, Amour, quand tu nous prends,  
du pour de bon comme pour les grands,  
un pour la vie, l'éternité,  
promis on se séparera jamais.

Puis vient le jour de la déchirure,  
où il faut panser toutes ces blessures,  
pourtant qu'est-ce qu'on a pu s'aimer,  
mais pas assez pour le préserver.

On vit souvent l'adolescence,  
comme un rêve par correspondance,  
au travers de ceux qu'on vénère,  
ces dieux, ces maitres éphémères.

Nostalgie d'un passé que l'on aime,  
c'est tout le sens de ce poème,  
que ceux qui arrivent n'oublient pas :  
le cycle de nos vies on y échappe pas.

## « La galerie de la vie »

Comme une boule à facettes  
qui tourne telle une girouette,  
la vie nous offre différentes silhouettes  
qu'elle anime comme des marionnettes.

Sur toutes les scènes elle est présente,  
des plus anciennes aux plus récentes,  
visite guidée au plus profond,  
pour une nouvelle exposition.

Festival de têtes et de couleurs,  
de coups de lames, de coups de cœurs,  
portrait d'hommes ou bien de femmes,  
coup de blues ou vague à l'âme.

Retranscrire ceux que l'on ne voit pas,  
ceux que l'on oublie, qui ne sont pas,  
tout ceux qui sont d'ici ou là,  
anonymes même en chocolat.

C'est une valse interminable,  
rythmée ou épouvantable,  
à la fois sensuelle et pudique,  
description de la vie publique.

C'est sans une ombre au tableau  
que l'on dépeint tous nos fléaux,  
tous les tocards, les marginaux,  
ceux qui ne sont pas des robots.

Un descriptif bien théorique,  
sans aucun sens artistique,  
incomplet et subjectif,  
à l'imparfait du subjonctif.

C'est un peu de toutes ces lumières,  
que réveillent ces posters,  
tranches d'hier et d'aujourd'hui  
dans la galerie de la vie.

## « A l'Eider »

Lorsqu'au matin, on ouvrit nos paupières,  
On découvrit ce qui nous attendait,  
Chaillol sous le naturel réverbère,  
Le Kaly, nos toutes nouvelles chambrées.

Peu après, on découvrit notre univers,  
Tous nos regards se sont émerveillés,  
Tout à coup les angoisses, les mystères  
ont disparu de la classe transplantée.

Quels moments, si sincères,  
Ni futiles, ni éphémères,  
Devenait pour nous... L'Eider...  
La magie, sous nos polaires,  
Lorsque désemparés,  
Opérait pour nous... L'Eider...

De temps en temps on avait aussi classe,  
Des instants pour des lettres rédigées,  
On regardait bien au-delà des glaces,  
Les pistes sur lesquelles nous allions skier.

On fit quelques sorties, sur quelques thèmes,  
Dans le théâtre de nos aventures,  
On apprenait et l'on riait quand même,  
Au fond l'école ce n'était pas si dur.

Un peu court, temporaire,  
Tous, on y reviendra  
Pour se remémorer... L'Eider

Ces souvenirs, si sincères...  
On les évoquera,  
Nos photos, nos veillées,  
A l'Eider...

Ces souvenirs, si sincères...  
On les évoquera,  
Nos photos, nos veillées,  
A l'Eider...

## « L'Etoile Filante »

Dès la naissance tout est joué,  
La martingale, les dés pipés,  
L'avenir est bien tout tracé,  
Dans les pas il devra marcher.

C'est sans compter sur la personnalité,  
La sienne, celle du petit prince de papier,  
Sa voie même s'il n'en connaît le trajet,  
Il veut lui-même créer sa destinée.

Il prend des raccourcis pour aller vers l'avenir,  
Il griffonne des écrits pour éviter d'en souffrir,  
Il bricole une histoire, sortie de sa mémoire,  
Ce qui constitue son dernier espoir.

Il écrit pour ceux qui ne l'écoutent pas,  
Espérant reconnaissance ici-bas,  
Celle du cœur, pas celle qui est éphémère,  
Celle pour rebondir, à l'horizon d'hier.

Il bafouillera encore deux ou trois récits,  
Qui dépasseront son simple cercle d'amis,  
Il grandira en son âme comme simple offrande,  
Il poursuit pas à pas la construction d'une légende.

Ce personnage qu'il agence et qu'il façonne,  
Sous le regard de nos vies polissonnes,  
Deviendra le temps d'une heure de gloire,  
Quelqu'un ancré dans nos mémoires.

Quelque soit le prix qu'il faudra payer,  
Il s'y résout, prêt à tout accepter,  
De la vie, jusqu'à même le pire,  
Une légende existe quand on l'a fait finir.

Il restera de lui des rimes légères,  
Il s'envolera libre comme l'air,  
Vers des terres bien plus reconnaissantes,  
Qui accueilleront l'étoile filante.

## « La voie de chemin de fer »

Elle se tenait au bout du chemin,  
je l'apercevais presque du jardin,  
elle a fait de ma vie un enfer,  
la voie du chemin de fer.

Ce ne sont pas les trains ou le bruit,  
qui perturbèrent ainsi ma vie,  
simplement elle était devenue mon obsession,  
de tout mon être simplement la raison.

Souvent je me suis posé face à elle  
attendant un train arc en ciel,  
celui qui m'entraînerait loin  
de ce foutu chagrin.

J'attendais ainsi patiemment le passage,  
comme le contrôleur à un péage,  
en dégustant mes cigarettes comme friandises,  
le long et lent train de marchandises.

Chaque jour je m'en approchais,  
chaque jour un peu plus près,  
imaginant pouvoir un jour m'immiscer,  
dans le wagon de la liberté...

Je pris mon simple baluchon  
comme un simple vagabond,  
juste l'âme un peu évasive,  
face à cette voie pensive...

jamais je n'ai eu la force et le courage  
de quitter tout ce que ma vie m'offrait de mirages,  
malgré de multiples occasions,  
que me procura le fameux wagon.

Et dans ma tête lorsque je ferme les yeux,  
je me dis qu'aujourd'hui sans être orgueilleux,  
si je retrouvais la voie de chemin de fer,  
je saurai reprendre les airs...

## « Si j'étais une femme... »

Si j'étais une femme, je serais provocante et sexy  
pour exciter tes sens, envouter tes nuits.

Je percerais les mystères de l'homme que je suis,  
renforcerais nos rapports pour illuminer nos vies.

Si j'étais une femme, je serais docile et fidèle  
pour pouvoir t'épargner désillusions cruelles,  
je butinerais tout le sucre de ton miel,  
des reines je serais la plus sensuelle.

Si j'étais une femme, je serais combattante  
pour pouvoir te garder des putes provocantes,  
je te dirigerais de façon exaltante,  
pour que nos nuits ne soient plus vacantes.

Si j'étais une femme, je serais femme d'affaires,  
un jour à New-York, un autre à Manchester,  
toujours en retard afin que tu m'espères  
et que ta jalousie ne soit pas éphémère.

Si j'étais une femme, je serais l'imprévu  
débarquant dans ta vie de façon incongrue,  
j'évitais la lassitude des rapports trop souvent vécus,  
évitant ainsi que nos sentiments soient trop vite connus.

Si j'étais une femme, je serais top-model,  
on voguerai, volerai de palaces en hôtels,  
sous ton emprise, ton regard, ta tutelle,  
pour de tes images être toujours la plus belle.

Si j'étais une femme, je serais écrivain  
dénonçant les non-dits, les dîners mondains,  
les phrases toutes faites, les lieux communs,  
fraîche et douce comme la rosée du matin.

Si j'étais une femme, je serais la plus aimante des  
maîtresses,  
pour que de l'amour jamais tu ne m'en délaisses,  
du sexe je lèverai un à un tous tes tabous,  
ceux dont tu rêves dans tes fantasmes les plus fous.

Mais je ne suis pas une femme, je ne suis que moi  
qui exprime maladroitement du bout de mes dix doigts,  
dans un poème tout simple qui ne rime que pour toi,  
femme que j'aime quand tu es tout contre moi.

## « Grégory »

Il n'était pas bien grand, encore tout petit,  
pour que tout s'arrête dans sa vie.

Comme un ange il a déployé ses ailes,  
il est reparti si vite, si loin, sans elle.

Un cœur qui bat puis qui se stoppe,  
d'un coup un rêve envolé s'achoppe,  
Trop tôt, trop bref pour partir  
comment le ranger au rang des souvenirs.

Il a traversé notre ciel comme une comète,  
pour s'emparer d'une nouvelle planète,  
où sa voix résonne dans nos têtes et dans nos corps,  
si fort, si fort qu'on en redemanderait encore...

Le poids de la destinée était trop lourd pour lui,  
pour ses frêles épaules, son état d'asphyxie,  
il laisse un grand vide, une mémoire,  
un cœur qui bat en nous quand vient le soir.

Il restera des images, une joie, une vie,  
il flottera longtemps une douce mélancolie,  
on en parlera avec beaucoup d'amour aussi,  
à tout jamais en nous : Grégory.

## « Besoin de toi »

Besoin de toi, de ta tendresse,  
besoin d'amour, de gentillesse,  
besoin de toi, de mon demain,  
besoin d'un stylo dans ma main.

Quand de la vie je me sens perdu,  
je t'assassine, t'écris dessus,  
je t'embellis ou te détruis,  
ainsi va et vient la vie.

Quelque chose dans ma vie,  
paradoxe de mes ennuis,  
entre la douceur d'une page qui sourit  
et ma tristesse quand tu t'enfuis...

Quelqu'un au creux de ma vie,  
à qui je donne les flammes de mes nuits,  
quelqu'un qui m'aime et qui m'éclaire,  
besoin d'en faire toute la lumière.

Besoin d'une amie, d'un amour,  
un besoin à vie et pour toujours,  
à la recherche de moi-même,  
besoin de sentir que l'on m'aime.

Besoin d'évacuer le passé,  
besoin d'éluder ceux qui m'ont brûlé,

besoin de toi, la page blanche,  
besoin de toi mon amour, mon ange.

Quelque chose dans ma vie,  
angoisses, fantômes et ennuis  
qui assombrissent la page que j'écris  
et la tristesse du devoir accompli.

Quelqu'un au creux de ma vie  
qui partage le feu de mes nuits,  
quelqu'un qui me dirige et m'interpelle,  
un autre moi, un autre appel.

Besoin de sécurité et de vie,  
après tant de pollution, de gâchis,  
besoin d'avenir et de sourires,  
d'une page blanche qu'on ne peut offrir.

Quelque chose dans ma vie,  
une page blanche qui sourit,  
quelqu'un au creux de ma vie,  
à qui je donne les flammes de mes nuits.

## « Petit prince de papier »

Seul face à sa feuille de papier,  
le poète livre ses nouveautés.  
Solitaire, il exprime son talent,  
avec mystère, peint ses sentiments.

Il affronte la vie  
mais on se rit de lui.  
Il est rêveur et maladroit,  
il est infirme et mal en soi.

Petit prince de papier  
simple ringard délaissé,  
il reste éternel incompris,  
jusqu'à la fin de sa vie.

## « Le désir »

Si le désir avait des traits, ce serait ceux d'une femme  
Si c'était une étincelle, il en serait la flamme,  
Il ne se montrerait qu'avec parcimonie,  
pour provoquer, ce qui est en nous : l'envie.

Le désir naît sur un simple regard,  
une physionomie pure et sans fard,  
il se dessine sous les esquisses des corps,  
qui bien que cachés révèlent leurs trésors.

Sur un simple coup d'œil, un aperçu,  
un petit décolleté fait jaillir l'ingénue,  
suggestive à souhait, on imagine la suite,  
des courbes, des formes pas très géométriques.

Un chemisier, un T-shirt laisse transparaître  
ce qui bouleverse tous nos êtres,  
une jupe courte ou une robe longue  
laisse notre âme bien vagabonde...

On se croise, on s'évite, nous sommes inconnus  
pourtant en nous le plaisir est mis à nu,  
on aimerait franchir les barrières,  
est-ce vraiment un adultère ?

Le désir s'improvise, ne se prémédite pas,  
le charme ainsi agit, s'invite ou pas,  
les émotions sont encore plus fortes,  
lorsqu'il est interdit, frappe à la porte.

On le contient parfois de peur de se fourvoyer,  
on y succombe aussi sans rien imaginer,  
le désir apparaît sous les traits d'une inconnue,  
qui passe simplement au loin dans la rue...

Elle ne saura jamais le plaisir qui naquit,  
de sa sobre vision, de sa transparence aussi,  
jamais nous oserions lui dire,  
que belle est cette photo souvenir.

Le désir naît de l'imaginaire,  
la suggestion de ces seins non éphémères,  
mais aussi simplement de se retrouver nu,  
côte à côte avec l'inconnue...

Le désir va, vit et devient,  
ce n'est pas un simple refrain,  
c'est un moteur, un besoin,  
qui simplement nous appartient...

## « Droopy »

Ce n'était qu'un chien mais il était aussi  
bien plus qu'un copain, mon meilleur ami.  
Même si cela vous paraît bête, il était toujours là  
lorsque je n'avais pas la tête ou que ça n'allait pas.

A la fois généreux, triste et gentil,  
oreilles pendantes, pattes larges, petit.  
Je me rappelle de nos câlins et nos parties de fous,  
d'une amitié entière et sans mauvais coups.

On était associé pour la faire râler  
celle qui malgré tout t'adorais,  
celle vers qui tu savais aller,  
lorsqu'on était tout deux un peu fâché.

Tu étais aussi têtu que cabochard,  
baroudeur, vagabond ainsi que fuyard,  
mais auprès de nous toujours tu revenais,  
car tu avais trouvé ton véritable foyer.

Tu devenais tour à tour compagnon et confident,  
tu allais toujours sans détour de l'avant,  
tes yeux tristes avaient le vague à l'âme  
du romantisme aventureux des tziganes.

Tu n'étais qu'un petit basset artésien,  
mais plus qu'un animal, qu'un chien,  
il y avait tant de choses dans ton regard,  
qu'il plut de la tristesse à ton départ.

Tu es parti sans mot et sans cri  
sous nos yeux de larmes remplis.  
Tu laisse un grand vide derrière toi,  
une douleur, un manque, c'est froid.

Tu es entré en nos cœurs  
par un après midi de bonheur,  
tu nous quittas un soir de tristesse  
de silence, sans joie ni caresse.

Quoiqu'il arrive au fond de nos cœurs  
ton regard s'allume rappelle ta lueur,  
la tête pleine de toutes nos images,  
des complicités ou autres câlinages.

Je suis encore empli de toi  
qui m'apporta plus que tu ne crois  
et juste le temps de ce petit poème,  
je t'exprime un dernier : je t'aime.

## « La drogue »

Jeunes gens en quête d'identité,  
de l'autre, de personnalité,  
jeunes paumés en plein naufrage,  
homme sans ressort et sans rage.

Vous tous habitants de l'oubli,  
les ignorés, les exclus de la vie,  
vous sans croyance et sans bible,  
vous tous êtes ma cible.

Vivant mais déjà presque morts,  
déambulant vos pauvres corps,  
rien de l'existence à désirer,  
sans idée fixe, vide de pensée.

Vous êtes prêts, êtes ma proie,  
moi qui plane au-dessus des toits,  
depuis longtemps je pense à toi,  
même si tu ne me connais pas.

Quand l'ombre gagne, je fais ma place,  
sans pitié je reste de glace,  
j'affute mes armes et mes piqueurs,  
sans amertume, sans rancœur.

Comme un aigle je fonds sur vous,  
j'anesthésie vos corps de fous,  
sans solutionner vos problèmes,  
peu à peu à moi tu t'enchaînes.

Comme à une bouée, à un sauveur,  
tu te prostitues à mes dealers,  
à tous ceux que je commandite,  
que je récompense au mérite.

Allez viens comme un fruit mur,  
toi lycéenne au sang si pur,  
emplie tes veines du nectar,  
qui te transporte vers le cauchemar.

Je suis si blanche et si douce  
que je t'emmène sans que tu tousses,  
à moi tu te convertis aujourd'hui,  
tu m'appartient, j'ai pris ta vie.

## « Vieillesse »

Passer sa vie au microscope,  
lire son avenir dans l'horoscope,  
c'est le quotidien de tous ceux,  
que l'ennui envahit peu à peu.

Loin des luttes incessantes de la vie sociale,  
ils cherchent l'oubli de leur condition misérable,  
la poussière sur les murs envahit leur mémoire,  
l'usure dans leur cœur nous raconte leur histoire.

La nostalgie des trentes glorieuses,  
l'âme évasive si peu amoureuse,  
mélancolie d'un lointain bonheur,  
voutés par la douleur et la sueur.

Chaque jour n'est pour eux qu'un sursis,  
chaque jour un peu moins l'envie de vie,  
passent les morts, les copains qu'on enterrent,  
restent les nuits et la vie solitaire.

C'est un hommage à la vieillesse,  
qui se confond aujourd'hui avec détresse,  
juste un poème pour penser à ceux,  
que la vie ou la mort éliminent peu à peu.

## « Messagerie »

Simple célibataire ou paumé,  
syndrome vivant de société,  
pour tous ceux qui sont mal lotis,  
par un simple choix de vie.

Ils communiquent leur état,  
en pianotant ici ou là,  
entonnant nouvelle mélodie,  
sur quelconques messageries.

C'est par des câbles de fers  
qu'électroniquement l'on se sert,  
d'un bout de plastique, de boutons,  
pour partager des discussions.

Isolés parmi la foule,  
comme des étoiles qui s'écroulent,  
au trente six quinze code bons à rien,  
il y a toujours des copains.

C'est l'état comme tiroir caisse,  
comme hypocrite en cas d'espèce,  
interdisant prostitution,  
encourageant la perversion.

Plus qu'une guitare c'est un piano  
qui sans queue pour quelques mots,  
sans aucune mesure de musique,  
nous joue l'amour paralytique.

Retour, sommaire et puis plus rien,  
on appuie sur connexion fin,  
pour aujourd'hui ou pour demain,  
messagerie rose quand tu nous tiens.

## « Le Train »

Du petit matin au soir,  
il se dandine le tortillard  
colportant de villes en villes,  
milliers de gens qui s'exilent.

Il en a fait plus qu'il n'en fera,  
changement de lignes ou pas,  
électrique ou à vapeur,  
il en fait vibrer des cœurs.

Association pour sauver  
quelques uns de ses naufragés,  
d'une époque et de la gloire,  
des années d'or de leur histoire.

Les yeux qui brillent du cheminot  
lorsque brûlent les lingots,  
amas de charbon qui accélèrent,  
la vie du chemin de fer.

Mais où sont ces absolues,  
ces vieux wagons tout vermoulus  
qui avaient l'âme naturelle,  
aujourd'hui si superficielle.

Ils sont rangés dans des garages,  
d'une petite gare de triage,  
comme de vieux jouets cassés  
que l'on enferme dans le grenier.

On leur préfère la vitesse,  
le modernisme, la justesse,  
en oubliant tous les services  
qu'ont rendus ces vieux complices.

Maintenant elle est tournée,  
la page qui les a emportés,  
dans nos têtes et nos mémoires,  
coup de sifflet pour le train qui part.

## « Terres »

Le vent berce l'étendue d'or,  
sous le soleil qui s'endort,  
s'amasse ainsi tous les trésors  
d'une vie que l'on ne peut clore.

Le vin, le sang coulent à flot,  
charrues tirées par bourricots,  
la sueur se mêle à la poussière,  
c'est ce que nous impose la terre.

Regarde les ces va nu-pieds,  
faucille à main pour moissonner,  
mains labourés, dos courbés,  
il faut y croire pour récolter.

Ils sont pareils les paysans  
qui se succèdent au fil des ans,  
nostalgiques des fermes d'antan,  
ce que la terre n'est plus à présent.

Saoulés de coups viticulteurs,  
par l'étranger qui fait son beurre,  
pour toute une économie,  
qui en son temps a pris vos vies.

Anesthésiés les éleveurs,  
par les hormones et par les leurres,  
d'une industrie sans foi ni loi,  
nostalgie des saveurs d'autrefois.

La nuit tombe quand vient le soir,  
plus de rire, de fête pour veiller tard,  
petits bonhommes seuls sur le terrain,  
comme à la croisée des chemins.

Comme une larme ou un chagrin,  
se dépose la rosée du matin,  
sur tous les efforts qu'il faut faire,  
pour préserver le sel de la terre.

## « Page Blanche »

Une simple et triste page blanche  
traduit le rien qui nous branche,  
une simple page sans un seul mot,  
pour états d'armes, pour le chaos.

Une page vide de tout sentiment  
comme une angoisse d'adolescent,  
une page sans mer, ni océan,  
sans vouloir sortir du néant.

Une page sans tâche d'encre  
une page comme un manque,  
une page sans rime, sans émotion,  
sans même d'amour ou de frissons.

Cette page qui nous envoûte tant,  
poètes, artistes aux mains d'argent,  
pour vos sourires, vos faux semblants,  
je la tache dès à présent...

## « Pédé »

Par vocation ou simple destinée,  
par vice ou par perversité,  
des hommes à ses moments,  
il a choisi d'en être amant.

D'un cercle restreint il fait partie,  
une caste cachée que l'on oublie,  
comme si c'était antinature,  
cet amour qu'il se procure.

Bien souvent érudit et cultivé,  
des femmes il est entouré,  
pour son charme, son air raffiné,  
pourtant les dames il ne veut toucher.

Il se cache et se terre,  
afin de pouvoir satisfaire,  
ce lien qui le relie aux hommes,  
cette flamme qu'on ne lui pardonne.

Comme chacun il évolue,  
tous les jours dans nos rues,  
au milieu des autres on ne sait pas,  
qu'en amour il est différent de soi.

Sa force réside dans son courage,  
de vivre tous ses dérapages,  
en se moquant du lendemain,  
d'être oublié même des siens.

Mis au banc de la société,  
il assume sa sexualité  
ses différences, ses amitiés,  
plus que tout il est pédé.

## « Le solitaire »

Il s'invente des histoires  
avec de nouveaux amis,  
c'est surtout quand vient le soir,  
que dans sa chambre, il s'ennuie.

Tous les films il se les repasse,  
tous les livres il se les ressasse,  
toute la nuit il y repense,  
à cet inconnue, au loin qui danse.

Un peu mythomane de la vie,  
un peu avare sur les prix,  
il paie plus qu'il ne reçoit,  
une dîme qu'il ne refuse pas.

Il est incompris de tout ceux,  
qui dans la rue marche par deux,  
lui dans son cœur si mal à l'aise,  
toujours assis entre deux chaises.

Est ce volonté ou compassion,  
comme une simple obligation,  
pour jamais faire de concession,  
libre de toute révolution.

Le matin lorsque tout s'achève,  
le petit dej' efface ses rêves,  
affronter encore son angoisse,  
le défilé du temps qui passe.

Assis au bar d'une terrasse,  
mutilé au fond de sa carcasse,  
si jeune et déjà grabataire,  
sous nos yeux il reste solitaire.

## « Vieille »

Naufragée d'une vie trop dure,  
sans joie, sans air pur,  
maitresse de l'ombre et du brouillard,  
oubliée de la chance et du hasard.

Sans objectif pour une vie trop tranquille,  
prisonnière de ses habitudes,  
d'une existence figée, immobile,  
beaucoup trop soif de solitude.

Sans famille, oubliée de tous, même des riens,  
un cœur trop perforé par le chagrin,  
elle a malgré tout évité de nombreux pièges,  
sans solliciter de privilèges.

Il ne lui reste plus qu'à partir,  
sans un mot, juste en finir,  
sans éclat, dans l'indifférence  
d'un monde d'égoïste et d'ignorance.

Regarde la bien cette petite vieille,  
elle porte en son corps bien plus de richesses,  
que tu n'en possèderas jamais pareil  
et tu finiras comme elle, tristesse.

## « L'Handicapé »

C'est avec pitié ou moquerie,  
que l'on regarde celle ou celui,  
qui se déplace ou s'exprime  
d'une manière clandestine.

C'est nos regards de vipères  
qu'il affronte, qu'il énumère,  
cette indécence si futile  
d'immatunités infantiles.

Sentiment de dégoût, de rejet,  
envers ceux qui font semblant d'aimer,  
sentiment de n'être qu'un incapable  
vis à vis de tous ces notables.

Il recherche le respect ou l'amour,  
comme des millions tout autour,  
oubliant tout de leur état,  
pour simplement être comme toi ou moi.

Il a bien du mérite,  
rassemble les forces qui l'habite,  
il exploite tout ce qui lui reste,  
pour oublier toutes ses faiblesses.

Il n'est qu'un rien parmi nous,  
mais il est humain malgré tout,  
cherchant la considération de ses pairs,  
pour ce qu'il dit ou ce qu'il sait faire.

Laissons le vivre sur sa route,  
soyons simplement à l'écoute,  
de l'intelligence discrète,  
que l'handicapé nous prête.

## « Immigrés »

Il a la peau couleur bronzé,  
lui le petit fils d'immigré  
qui vint chercher un jour le bonheur,  
n'y trouvant qu'une pesante rancœur.

Sa vie n'est qu'une source d'ennui,  
pourtant qu'a-t-il fait aujourd'hui,  
pour susciter cet envoutement  
d'une société dont il se défend.

Pourquoi supporte-t-il tant de haine ?  
Tant de mépris, autant de peines ?  
Pourquoi verse-t-il toutes ces larmes ?  
Pourquoi vit-il la mort dans l'âme.

Qu'est-ce qui fait sa différence,  
mis à part le lieu de sa naissance,  
lui qui vit jour sur l'autre rive,  
de ce pays qui nous fit vivre...

## « Loubards »

Il a bien souvent le rock pour idole,  
comme guide de sa vie dissolue et folle,  
un vieux cuir usé, une paire de tiag',  
un jean élimé sur terrains vagues.

Une moto pour attribut,  
une comme on en verra plus,  
qui fait du bruit pour épater  
une galerie de gens médusés.

Il a son bureau au fond du bar,  
pour machine à café le comptoir,  
cours de la bourse sur le flipper,  
une promotion au fond d'un verre.

De la vie il ne connaît,  
que le bitume ou le parapet,  
les mal famées, les amicales,  
ou les petites filles en cavale.

Il n'est ni bon, ni mauvais,  
ni alcoolique invétéré,  
dans une rixe pour quelques cons,  
dans la mêlée va au charbon.